

Régine Detambel

Ernest Poustoufle danse la javanaise

roman

© Régine Detambel

I. Un amour perdu

Depuis l'affaire Cruciphore, l'amie Lamie et moi roulions sur l'or. La trésorerie de l'agence Ernest Poustoufle & Lamie s'était augmentée de trois bocaux de fraises Tagada et une livre de Malabars généreusement offerts par notre buraliste enfin libre. Ses longs cheveux blonds traînant sur le livre de comptes, Lamie tirait la langue en additionnant nos richesses et je trouvais que sa langue ressemblait beaucoup à une sucette à la cerise. Mais je ne suis pas un type du genre à me laisser distraire par mon associée, même superbe.

Les locaux de l'agence Ernest Poustoufle & Lamie étaient situés à deux pas de l'école, dans l'appartement de Lamie, plus exactement dans une vieille salle d'attente désaffectée. Le père de Lamie était dentiste, il nous prêta cette petite salle quand il en fit aménager une autre, plus grande, assez vaste en tout cas pour contenir presque tous les élèves de notre école. Les affaires du père de Lamie marchaient tout de même mieux que les miennes, pauvre détective. Elles obéissaient à une loi inexorable. Cent cinquante gamines et gamins de 6 à 11 ans passaient chaque matin chez Monsieur Cruciphore, le marchand de journaux et bonbons, pour s'y ravitailler en sucreries. Les caries s'en

donnaient à coeur joie, et, fatalement, la nouvelle salle d'attente du père de Lamie ne désemplassait pas. Mais je ne me plains pas, voici pourquoi. Sous la plaque de cuivre qui indiquait

Frédéric Garnier - Chirurgien-dentiste

Sur rendez-vous

nous avons scotché une feuille de plastique sur laquelle Lamie avait écrit au marqueur rouge :

*Agence Ernest Poustoufle & Lamie
Déetectives*

Le mercredi sur rendez-vous.

Ainsi, nous étions merveilleusement placés, M. Garnier nous fournissait la clientèle et assurait notre publicité. Que demander de mieux ?

Mon bureau était situé en face de celui de Lamie. Nous n'avions pas de téléphone, c'était inutile, nos clients venaient à nous. La plupart de nos affaires concernaient de petits vols sans importance, des cartables, des troussees, des stylos mystérieusement disparus au retour de la récréation. Grâce à nos informateurs secrets, le coupable était démasqué en moins de 48 heures. Là aussi, je dois tirer un coup de chapeau à M. Garnier bien que j'aie personnellement quelques dents contre lui. M. Garnier a eu plusieurs fois l'obligeance de nous aider à faire parler certains de nos suspects, si j'ose dire, sous la torture. Croyez bien

qu'un jeune blanc-bec assis dans un fauteuil de dentiste ne résiste pas longtemps à l'idée que la fraise qui lui creuse la dent n'est pas une fraise Tagada et qu'il ferait mieux de répondre gentiment aux questions qu'on lui pose. C'est ainsi que M. Garnier nous aidait de son mieux. Il faut bien le dire, il faisait un sale boulot. Faire peur à des mioches, quand on est adulte et qu'on porte des gants de plastique et des crochets tire-nerfs, c'est à la limite de la lâcheté. Tant pis, nous n'y regardions pas de si près. Le père de Lamie était un auxiliaire important pour l'agence et j'avais décidé de fermer les yeux.

Soudain, on frappa à la porte. Je glissai dans un tiroir le dictionnaire des Sciences que j'étais en train de compulser (car un détective doit tout connaître sur tout) et je me recoiffai avec les doigts. Lamie se mit à sucer son stylo. Ses jambes se croisèrent sous son bureau et elle me lança un air interrogateur. Je dis d'une voix forte :

— Essayez-vous les pieds et entrez !

Nous entendîmes le raclement des semelles sur le paillason puis la porte s'ouvrit lentement sur un petit rouquin aux yeux pleins de larmes qui se tenait encore la joue.

— Tiens, s'écria Lamie, c'est Rodolphe. Tu sors de chez mon père, toi, non ? ajouta-t-elle finement. Puis elle considéra Rodolphe avec attention :

— Non, il paraît que mon père ne fait jamais mal, c'est une blague, tu me fais marcher, qu'est-ce que tu as à te tenir la joue ?

Rodolphe dansait d'un pied sur l'autre :

— Non, ce n'est pas ton père, bien sûr, ton père est le type le plus doux que je connaisse. C'est Clotilde. Elle m'a giflé. Elle dit qu'elle ne veut plus être ma copine parce que je suis un raté et que mes bonnes notes en récitation ne l'impressionnent pas. Je me suis dit que vous pourriez peut-être faire quelque chose pour moi. Après tout, les détectives sont là pour retrouver quelque chose qu'on a perdu. Moi, j'ai perdu l'amour de Clotilde et je viens vous voir pour que vous le retrouviez et que vous me le rendiez. Est-ce trop demander ?

— L'amour n'est pas aussi facile à saisir qu'un voleur la main dans le sac, fis-je remarquer en faisant pivoter mon fauteuil. Mais on peut toujours essayer.

Lamie ouvrait des yeux ronds :

— L'amour ! Mais ça ne se trouve pas dans une pochette-surprise, j'ai lu dans les magazines de ma mère que l'amour se conquiert, qu'il se mérite, qu'il est précieux comme un diamant, et même plus, et qu'on ne peut pas exiger d'être aimé.

Je crus bon intervenir et je dus être rude :

— Pas de psychologie de bonne femme, Lamie, nous allons retrouver le grand amour de Rodolphe, si ledit Rodolphe se présente ici mercredi prochain, en tenue de gymnastique.

— D'accord, dit Rodolphe, je compte sur vous.

Rodolphe quitta la pièce et je ne pus m'empêcher de rire en entendant de nouveau le raclement de ses semelles sur le paillason. C'était le genre de garçon pour qui le mot aventure ne devait pas évoquer grand-chose. Je pris un savon car Lamie n'avait pas apprécié « la psychologie de bonne femme » et je passai tout le reste de l'après-midi à essuyer un orage terrible. Mais je préfère avoir une associée de caractère plutôt qu'une chiffre molle comme ce Rodolphe, et je tins le coup contre vents et marées, malgré les vexations et les propos piquants de ma vigoureuse amie Lamie.

2. Poustoufle fait le mur

Lamie mena une rapide enquête et le lendemain matin, elle me rejoignait dans la salle de classe. Elle s'assit à côté de moi et sortit son calepin griffonné :

— Rodolphe n'a pas de problèmes familiaux, ses parents sont gentils avec lui, ils travaillent tous les deux. La concierge m'a dit que c'était une famille sans problèmes, mais que le fiston s'ennuyait un peu. Ses parents n'ont pas beaucoup de temps à lui consacrer. Elle dit qu'il lui a parlé de sa petite amie, Clotilde. Il semble l'aimer beaucoup.

J'intervins à voix basse car la maîtresse était entrée dans la classe et ouvrait sa serviette :

— Il l'aime beaucoup parce qu'il n'a pas autre chose à faire. Si Clotilde est son seul horizon, c'est parce que Rodolphe s'ennuie. Trouvons-lui quelque chose à faire, quelque chose d'un peu grand, d'un peu héroïque, un petit changement d'air. Il faut le sortir de la routine, et il se moquera de cette Clotilde qui le snobe. Il lui faut la grande aventure à Rodolphe, même seulement une petite heure de grande aventure.

Lamie approuva :

— Franchement, je ne sais pas ce qu'il lui trouve à cette Clotilde. A 9 ans et demi, elle est déjà

maquillée comme une voiture volée, même en dehors des jours de Carnaval.

— La grande aventure... avec un peu de danger, ajoutai-je.

Je ne croyais pas si bien dire. Je dois être un peu voyant quelquefois.

Le cours commençait. Je sortis mon cahier de textes et notai au feutre rouge : « Récréation : aller voir Billy. »

Billy était l'un de nos informateurs, il avait quinze ans et fréquentait le collège situé tout contre l'école. Pour rejoindre Billy, je faisais le mur. Il suffisait d'une courte escalade sur des pierres solides, facilitée par une longue coulée de lierres, et je me retrouvais, en trois bonds, dans la cour du collège. Je ne faisais rien de mal. Après tout, je m'accoutumais à ce que serait ma vie l'année prochaine, en sixième. Ce n'est pas mauvais de savoir à quelle sauce on sera mangé, n'est-ce pas ? Voilà comment j'essayais d'oublier la culpabilité qui me tenaillait à chaque fois que je quittais la cour des primaires.

Billy était un type étrange. Il avait les cheveux roses, des boucles d'oreille, un long collier de perles bleues.

— Salut Poustoufle, me lança-t-il. Toujours aussi fort en thème, grosse tête ?

Je m'efforçai de garder l'air digne et me félicitai de l'absence de Lamie. Billy me traitait toujours ainsi mais il était vraiment sympathique et il ne me serait pas venu à l'idée de me vexer pour si peu.

— Alors, reprit Billy, en me donnant sur l'épaule une tape à renverser un tyrannosaure, tu sais que tu vas finir par te faire allumer. A force de chercher des noises aux malfrats, ils vont te faire manger une golden, mon p'tit père, et t'auras la tête comme un cratère. Tu vas avoir des gros blèmes si tu continues à chercher des poux dans la tête des types qui ne t'ont rien demandé. Et puis tu crains, tu sais, avec ta petite tête de bouffon.

J'avoue que je me félicitais de plus en plus de l'absence de Lamie. Ce Billy était un garçon un peu rude.

— J'ai un super tuyau pour toi, reprit Billy. T'as de la chance de me connaître. Seulement, je crois que ce ne sera pas à ta portée. Il faut du poil au menton pour une affaire comme celle que je vais te révéler.

Billy écrasa sa cigarette contre un barreau de la cage d'escalier :

— Ça suffa comme ci ! Voilà l'affaire. Tu risques de te faire exploser la tête mais je t'aurai suffisamment prévenu. Alors t'as capté, Poustoufle ?

Je parvins à garder un air à peu près sérieux, mais j'avais l'impression, quand j'écoutais parler Billy, qu'il me fallait un dictionnaire. Je ne comprenais pas

vraiment tous les mots qu'il me disait. Toutefois, je me lançai :

— Je t'écoute Billy. J'ai très envie de me lancer dans une affaire importante.

— T'as pas encore le bon format, Poustoufle, pour une affaire aussi importante. Même Zorro ne s'y risquerait pas. Si tu pouvais trouver un casse-cou, une espèce de risque-tout, ce serait l'idéal. Tu vois, un type en quête d'émotions fortes, quelqu'un qui ait du sang-froid, et qui n'ait pas peur de se faire descendre.

— Je crois que j'ai l'homme qu'il nous faut, fis-je en avalant difficilement ma salive. Je pensai à Rodolphe, à ses pieds boueux sur le paillason, à son air rêveur. Puis je serrai les poings et je répétai :

— J'ai l'homme qu'il nous faut, je l'attends mercredi prochain dans mon bureau. L'affaire sera expédiée manu militari. Explique-moi tout et mon équipe et moi nous nous chargeons de la besogne.

— Il faut tout simplement prévenir les darm-darm, chuchota Billy. Personne ici n'ose le faire. Le gang des voitures maquillées est revenu dans la cité. Ils ont posté des types partout sur le chemin du commissariat. Les cabines téléphoniques autour du collège sont surveillées. Même les profs qui sont au courant ne tentent rien. Si tu arrives à passer, Poustoufle, et à donner ce papier-là aux darm-darm, tu seras un héros, et malgré tous les chtards que tu auras plus tard sur la figure, toutes les meufs te

destroieront avec leurs baisers. Maintenant, tire-toi avec ton beau blouson style et ton odeur de Papy Brossard. Et n'oublie pas que tu ne me connais pas.

Je tournai et retournai la grande feuille de papier quadrillé pliée en huit que Billy m'avait collée dans la paume. Une grosse écriture malhabile avait tracé en haut de la page : POUR L'INSPECTEUR ROUGET.

Billy me tourna le dos et s'assit sur la rampe de l'escalier, les jambes ballant dans le vide. Il lâcha encore :

— Ils ont tabassé un mouchard la nuit dernière. Si tu peux faire passer ce papier aux darm-darm, tu débarrasseras la cité d'un sacré nid de frelons. Mais t'es encore un peu jeune, non ? Et ne laisse pas dépasser ce papier de ta poche, tu vas le perdre quand tu te baisseras pour rattacher tes lacets.

Billy éclata de rire :

— Et dis à ta mère que tu es un peu grand maintenant pour porter des Kickers orange et rouge. T'as vraiment l'air de rien. A propos, ce papier que je t'ai donné, ils sont quinze types de la bande des maquilleurs de voiture à vouloir le récupérer. Tu ne vas pas te sentir seul, tu sais. Dès que tu regarderas derrière toi, tu auras l'impression d'être enduit de miel et poursuivi par une armée de mouches tsé-tsé.

J'escaladai le mur dans l'autre sens et rejoignis au petit trot la cour de récréation de l'école

primaire. Je me retournai au moins dix fois mais je ne vis personne. Ma gorge était serrée. Je me demandais dans quel guêpier je m'étais fourré.

Lamie m'attendait, appuyée nonchalamment contre un pilier du préau. A quelques mètres de là, Rodolphe, solitaire, mangeait une banane, assis en tailleur au pied d'un tilleul. Ce garçon avait vraiment l'air idiot. L'affaire était terriblement dangereuse, aux dires de Billy, mais il ne fallait pas que j'aie des scrupules. Après tout, Rodolphe m'avait demandé de l'aider à retrouver l'amour de Clotilde. Pour cela, il fallait qu'il devienne un héros. Tant pis pour les risques qu'il allait courir. Rodolphe jeta sa peau de banane sur le sol, puis il se leva, et, comme un fait exprès, marcha sur la peau de banane et s'étala de tout son long. Je le vis se relever, examiner les déchirures de son pantalon et sourire aux anges avec son air de poète triste. Non, décidément, il était temps que quelqu'un s'occupe de l'avenir de ce pauvre garçon. Même si l'affaire du gang des voitures maquillées étaient largement au-dessus de nos forces à nous tous, je décidai, en mon âme et conscience, de risquer le tout pour le tout. Et puis je voyais Clotilde montrer Rodolphe du doigt et toutes ses petites copines s'esclaffer en désignant la peau de banane et les trous aux genoux du pantalon de Rodolphe.

Je rejoignis Lamie et lui dis simplement :

— Il risquera sa peau dans cette affaire, mais nous tenterons quand même le coup.

— Quel risque pourrait-il donc faire courir à cette peau de banane ? dit Lamie un peu étourdiement car elle s'était mise à regarder tournoyer les hirondelles dans le ciel très bleu.

— Aucun, répliquai-je, réprimant une forte envie de me mettre en colère contre ma distraite associée. Viens, Lamie, j'ai à te parler sérieusement. Nous avons un choix à faire, c'est une question de vie ou de mort.

POUR L'INSPECTEUR ROUGET

PINVINSONVON DUVU GAVARAVAGEVEU
DEVEU LAVA CIVITÉVÉ AVA BIENVEN
PARVATIVICIPÉVÉ ENVEN MAIVAI AUVAU
CAVASSEVEU DEVEU LAVA BANVANQUEVEU
DEVEU FRANVANCEUVEU ILVI FAUTVAU LEVEU
COVOFFRERVER

3. Le gang des voitures maquillées

Lamie tournait et retournait entre ses doigts la feuille de papier déjà salie par les pattes pleines de cambouis de Billy et par un séjour dans la poche de mon jogging qui contenait, je l'avais oublié, des miettes de biscuits à la noix de coco.

— Je n'y comprends décidément rien, avoua-t-elle. On dirait du martien. Qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas à nous de comprendre, rappelai-je. Notre tâche, ou plutôt celle que nous allons confier à Rodolphe, consiste à acheminer ce précieux document au commissariat de police le plus proche, où il est attendu par l'inspecteur Rouget. J'espère qu'il est spécialiste des langues extraterrestres.

Lamie redressa la tête et ses yeux se plissèrent :

— Le gang des voitures maquillées, s'exclama-t-elle. Te rends-tu compte, Ernest, que ces types sont loin d'être des enfants de chœur et que nous tenons de quoi les faire mettre à l'ombre pour un moment. J'en tremble d'effroi et de joie à la fois. Je me souviens qu'il y a deux ans, mon père et trois de ses amis s'étaient fait voler leur voiture par ces malfrats. Et jamais la police n'a réussi à la retrouver, notre belle voiture.

Je me mordis la lèvre. La 2 CV orange de mes parents n'avait plus de pot d'échappement depuis longtemps et il était plus simple, dans les côtes, de marcher à côté de la voiture, plutôt que de s'y laisser transporter.

— Nous, nous n'avons pas eu de problème de cambriolage, Dieu merci, fis-je en passant un mouchoir en papier sur mes Kickers pour en ôter la poussière.

Lamie me jeta un regard significatif et comme elle était fascinée par la mystérieuse énigme de la feuille de papier quadrillé, elle reprit sa lecture en fronçant les sourcils. Je sentis que ma vieille 2 CV orange et moi venions d'échapper à l'une de ces moqueries en règle dont Lamie avait le secret. Cette fois, mon associée avait eu pitié de mon ridicule. Je me fis la réflexion que Lamie, sous ses dehors sans-gêne, avait tout de même un peu de cœur. Hélas, la suite dira combien je me trompais et la tâche honteuse qu'elle devait réserver à la 2 CV orange.

Bref, je frappai du plat de la main sur la table pour me donner du courage :

— Quelle que soit la teneur de ce message, notre mission est de l'acheminer dans les plus brefs délais, rue Saint Claude, au commissariat de police.

Tout en parlant, je pensais à la terrible réputation du gang des voitures volées, je voyais passer devant mes yeux des images rouges et noires de passages à tabac et de vandalisme en tous

genres. Je commençai à me demander s'il n'était pas plus prudent de respecter la mise en garde de Billy. Je pourrais prendre quelques cours de judo avec Christophe Douillet et de jiu-jitsu avec Bob Morane, et après 8 ou 9 ans d'un enseignement sans faille, je serais prêt à affronter n'importe quel gang de voleurs de voitures. Beau programme, n'est-ce pas ?

Lamie me tira de mes douces espérances en osant franchement aborder la question :

— Et c'est à ce pauvre Rodolphe que tu as l'intention de confier ce document explosif ? Autant envoyer un mouton au milieu d'une bande de tigres, il s'en tirera aussi bien. Les voleurs surveillent les abords du commissariat, il paraît qu'ils vident aussi la sacoche du facteur, au cas où un petit malin essaierait d'expédier le message par la poste. Du moins, c'est ce que l'on colporte dans la cour de récréation. Rodolphe risque fort de finir en chair à pâté. Allons, Poustoufle, tu ne penses pas sérieusement exposer la vie de ce garçon qui n'a rien d'un aventurier. Ce serait diabolique de notre part, ce serait même un terrible abus de confiance.

Évidemment, Lamie avait mis le doigt dessus. Je n'avais jamais sérieusement pensé à mettre Rodolphe en danger. Bien sûr que non, foi de Poustoufle. Au contraire, j'avais immédiatement écarté cette hypothèse et c'est justement ce qui me donnait cet air pensif et me faisait claquer des dents, la nuit, dans le silence de ma chambre, malgré

la tasse de camomille brûlante que ma mère prenait soin de me faire absorber chaque soir pour m'éviter les cauchemars. Il faut l'avouer : depuis que j'avais vu Billy, je n'avais pas fermé l'oeil, je vacillais de fatigue, je n'étais plus que l'ombre pâle de moi-même. Même les Mars me dégoûtaient à l'heure de la récréation. C'est que j'avais pris, depuis trois jours déjà, une décision irrévocable :

— Lamie, m'écriai-je, cette affaire est évidemment trop dangereuse pour les frêles épaules de Rodolphe. Seul un type comme moi, bâti comme je le suis, peut en venir à bout.

Lamie pouffa de rire. Alors je m'empressai d'enchaîner :

— C'est moi qui vais me charger d'apporter cette feuille à la police.

J'avais débité cette phrase d'une seule traite et j'étais rouge comme une tomate. J'aurais voulu que Lamie se précipite dans mes bras en pleurant, en me suppliant de ne pas risquer ma vie parce qu'elle tenait terriblement à moi. Non, rien de tout cela n'arriva, Lamie dit simplement :

— Et l'histoire d'amour de Rodolphe ? Tu as l'air d'oublier tout à fait qu'il nous a chargés de retrouver l'amour de Clotilde. Si tu lui voles son unique occasion d'être un jour un héros, cela n'arrangera pas ses affaires et nous échouerons aussi par la même occasion. Je te rappelle, Ernest (et elle dit cela en pinçant les lèvres), que l'agence

Poustoufle & Lamie n'a encore connu aucun échec, et j'ai la ferme intention de continuer comme par le passé, ne te déplaie.

— Tout de même, répliquai-je, deux affaires en une, n'est-ce pas un peu beaucoup ? Dans la vie, il faut savoir choisir. Résolvons seulement l'une des deux, celle que tu choisiras : ou bien l'amour perdu de Rodolphe ou bien l'affaire du gang des voitures maquillées. Je te donne dix secondes pour choisir, ajoutai-je d'un air qui se voulait terriblement autoritaire.

Je ne sais pourquoi mais je ratai totalement mon effet.

— C'est toi, mon petit père, qui a dix secondes pour trouver une idée géniale parce que j'entends Rodolphe grimper l'escalier.

Et Lamie croisa les pieds sur le bureau pendant que Rodolphe, vêtu d'un blouson et d'un pantalon de gymnastique, essuyait consciencieusement ses semelles sur le paillason de l'entrée.

4. La table des teuf-teuf

Rodolphe manipulait précautionneusement la feuille que je venais de lui donner. Il hochait la tête d'un air très sérieux et pénétré de l'importance de sa mission.

— Tout est bien clair, Rodolphe, n'est-ce pas ? Tu tiendras cette feuille de papier bien en évidence contre ton blouson. Il ne faut pas que tu aies l'air de la cacher, sinon les espions qui pullulent dans le quartier se douteraient de quelque chose. Tu marcheras le long du trottoir, d'un air dégagé, en sifflotant « Il pleut, il pleut bergère » afin que mes associés te reconnaissent. Une fois arrivé devant le bureau de tabac de Monsieur Cruciphore, tu attendras ton contact. C'est un homme ou une femme, nous ne le savons pas encore exactement, qui sortira de chez Cruciphore avec La Dépêche du Midi sous le bras. Aussitôt que tu l'auras aperçue, tu diras à cette personne : « Monsieur (ou madame), votre chien est-il un fox-terrier vacciné ? » Lorsqu'on t'aura répondu : « Non, je possède un Yorkshire mais il est tatoué », tu marcheras d'un bon pas jusqu'au 128 rue Viviane, et tu jetteras la feuille de papier quadrillé dans une poubelle sans couvercle. Tu la reconnaîtras facilement, elle est

grise. Ensuite, tu rentreras chez toi, et tu attendras d'autres instructions. Est-ce bien clair ?

Je ne sais pas comment Lamie réussit à garder son sang-froid. Cette fille était vraiment extraordinaire. Le fou rire aurait tout gâché, même la réputation de l'agence. Mais tout se déroulait comme sur du velours. Rodolphe gobait mes inepties comme un poisson qui déguste un ver à l'hameçon.

— Dis donc, Ernest, fit timidement Rodolphe, je peux avoir une petite idée de ce que je transporte ? On dirait une table de multiplication. C'est un peu idiot. C'est pour les mêmes, j'ai peine à croire que c'est le plan d'une machine compliquée, les calculs ont l'air tout simples.

Et il me montra la feuille, comme si je ne la connaissais pas par coeur ! Je venais de la composer en trois minutes. Bien sûr, je n'étais pas un grand poète, mais je trouvais mes rimes riches ! Et puis, tout cela c'était parce que, la veille, mon père avait monté un volant flambant neuf sur notre vieille 2 CV orange. Il a dit qu'il allait remettre cette voiture en état, pièce après pièce, et que dans quelques années, la voiture serait comme neuve puisque toutes les pièces seraient neuves. Ma mère avait fait remarquer que les pièces qui auraient été changées les premières auraient eu le temps de s'user et seraient déjà vieilles alors que toutes les pièces neuves n'auraient même pas encore été posées.

— Tu me flanques mal à la tête avec tes problèmes de math, avait dit mon père.

TABLE DES TEUF-TEUF

Il était 9 fois 1 teuf-teuf qui avait 9 volants neufs

Il était 9 fois 2 teuf-teuf qui avait 18 volants neufs

Il était 9 fois 3 teuf-teuf qui avait 27 volants neufs

Il était 9 fois 4 teuf-teuf qui avait 36 volants neufs

Il était 9 fois 5 teuf-teuf qui avait 45 volants neufs

Il était 9 fois 6 teuf-teuf qui avait 54 volants neufs

Il était 9 fois 7 teuf-teuf qui avait 63 volants neufs

Il était 9 fois 8 teuf-teuf qui avait 72 volants neufs

Il était 9 fois 9 teuf-teuf qui avait 81 volants neufs

Rodolphe lisait et relisait, il apprenait par coeur la table des teuf-teuf, il avait l'air heureux et déçu tout à la fois. Il était heureux de goûter enfin à l'aventure et pourtant déçu qu'on ne lui ait pas remis un revolver véritable. Et puis, cette table l'intriguait.

Lamie le foudroya du regard.

— Tu n'as donc jamais entendu parler des codes secrets, des grilles de décodages, des messages cryptés, des messages secrets, des alphabets magiques, de l'encre sympathique ? Un message secret est dissimulé dans ces tables inoffensives. Mais ne t'y fie pas, Rodolphe, tu transportes de la nitroglycérine.

— Tu as entre les mains les plans secrets du futur satellite européen, un engin hypersophistiqué qui fera s'effondrer les marchés américain et japonais. L'avenir de l'Europe est entre tes mains, Rodolphe. Inutile de te préciser que des agents japonais et américains, voire coréens, vont tenter de t'intercepter. S'il te pose des questions, tu dis que tu vas acheter des fraises Tagada chez Monsieur Cruciphore. Compris ?

Je hochai la tête d'un air grave et les genoux de Rodolphe se mirent à trembler. Il ferma résolument son blouson, plaqua la table des teuf-teuf contre sa poitrine, face visible, et sortit en reniflant bruyamment.

— Excusez-moi, dit-il, c'est l'excitation et je n'ai pas de mouchoir.

Il s'essuya les pieds avant de sortir puis le bruit de ses pas décrut dans l'escalier. Lamie et moi nous précipitâmes sur la porte pour l'entrebâiller. J'avais embauché mon oncle Lucien, un grand barbu à l'air sauvage, pour attendre Rodolphe au bas de l'escalier. Nous tendîmes l'oreille. Je reconnus la voix de mon oncle Lucien qui apostropha Rodolphe :

— Veuillez m'excuser, jeune homme, dit-il, mais je crois que nous avons un ami commun, ses initiales sont E.P.

— Euh, oui, en effet, balbutia Rodolphe.

— Alors, je pense que vous ne ferez pas de difficultés pour me remettre cette feuille que vous tenez embrassée contre votre poitrine. Elle a une importance, disons capitale.

— Non, hurla, Rodolphe, si fort que toute la cage d'escalier résonna, jamais, laissez-moi tranquille.

— Tant pis, reprit mon oncle en contrefaisant sa voix et la rendant menaçante, je suis pourtant sûr que vous n'avez pas envie de vous faire tuer en marchant tranquillement dans la rue. Mais ce sont les risques du métier, n'est-ce pas ?

Quelques marches plus bas, ma tante Amélie, une adorable brunette aux cheveux frisés, attrapait Rodolphe par le bras. C'était la seconde partie de ma machination. Ma tante fit le grand jeu à Rodolphe, fit étinceler de fausses bagues qu'elle avait

emprunté à Lamie, et sortit de son sac un étui à cigarettes doré. Je lui avais recommandé de se parfumer abondamment et de mettre une perruque blonde. J'entendis sa voix suave :

— Bonjour, mon jeune ami, susurra-t-elle. Voulez-vous m'aider à remettre mon manteau de fourrure. L'étole a glissé. Au fait, aimez-vous les setters à poils roux ou préférez-vous les bergers allemands vaccinés ?

Rodolphe devait être aux cent coups. Je n'y voyais pas grand-chose, Lamie non plus car la cage d'escalier était étroite mais nous avons tout entendu, et le seul fait d'imaginer la physionomie de Rodolphe qui venait de croiser deux fois l'aventure dans l'escalier de son dentiste nous rendait exceptionnellement heureux.

Quelques instants plus tard, de la fenêtre du bureau de l'agence, nous suivions des yeux la petite silhouette de Rodolphe qui marchait, le coeur battant, sur le trottoir qui mène au bureau de tabac de Monsieur Cruciphore. Il tenait la table de multiplication serrée contre son coeur.

— Voilà, dit Lamie, Rodolphe a eu son quart d'heure de frisson, il va pouvoir raconter tout cela à Clotilde. Nous serons témoins de ses propos. Et tout rentrera dans l'ordre. Les femmes aiment les agents secrets, c'est bien connu.

Je toussotai. J'ouvris le tiroir du bureau, saisis la feuille adressée à l'inspecteur Rouget :

— Passons aux choses sérieuses, dis-je. Je vais au commissariat.

Je glissai la feuille pliée en quatre dans la poche intérieure de mon blouson et quittai le bureau avec l'impression terrible que je n'y reviendrais jamais. Mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir plus avant car ce que je vis sur la porte, au-dessus du paillason, me glaça d'horreur.

— Tu rentres ou tu sors, hurla Lamie. Il y a des courants d'air. A moins que tu n'aies, toi aussi, la manie de t'essuyer les pieds avant de sortir dans la rue.

Je tendis la main sans rien dire. Lamie s'approcha, ouvrit largement la porte et vit, elle aussi, le canif noir, profondément enfoncé dans le bois de notre porte. Mais elle réagit plus rapidement que moi, arracha la feuille de papier poignardée sur la porte et me poussa dehors, disant :

— Ne te laisse pas impressionner, Ernest. Pendant que tu iras au commissariat, je vais décrypter ce message secret. N'aie aucune inquiétude, voyons.

Sur ce, elle me poussa dehors et ferma à clé. Je trébuchai trois fois dans l'escalier cependant que les lettres du mystérieux message dansaient devant mes yeux.

DMN VS SRZ TS MRTS

5. Qui veut la peau d'Ernest Poustoufle ?

Le commissariat de police se situait à trois rues de l'agence Ernest Poustoufle & Lamie. Soit, à vol d'oiseau, environ quatre cents mètres. Ce furent pourtant les mètres les plus difficiles de mon existence.

Cela commença ainsi. Dès que j'eus mis un pied dehors, le vent se leva et une bourrasque emporta le parapluie d'une vieille dame qui venait à ma rencontre sur le trottoir. Le parapluie s'envola (à moins qu'il ne fût intentionnellement jeté), la pointe dirigée sur moi, je n'eus que le temps de sauter de côté. Pour un peu, j'étais éventré, empalé, comme un sujet du comte Dracula. La vieille dame (ou la pseudo vieille dame) vint à moi pour s'excuser et je crus discerner, sous ses cheveux gris, quelques cheveux blonds. A n'en pas douter, elle portait une perruque, et le coup du parapluie était bel et bien une tentative de meurtre sur la personne du détective Ernest Poustoufle. Je serrai les dents et poursuivis mon chemin. Un attroupement s'était formé à une vingtaine de mètres de là à cause de quelques tuiles arrachées par le vent et tombées sur le trottoir. Il me fallut faire un détour et descendre sur la route, pour contourner les morceaux de tuile. C'est à ce moment-là qu'ils essayèrent, pour la seconde fois, d'avoir la peau d'Ernest Poustoufle. Je

descendis donc du trottoir et la voiture me frôla, elle me frôla de si près que le rétroviseur extérieur s'introduisit très exactement dans la poche gauche de mon blouson, je fus entraîné l'espace de quelques secondes, puis ma poche céda dans un craquement sec. Heureusement, sinon j'aurais été traîné sur le bitume et probablement déchiqueté comme un renégat qu'on attache à la queue d'un cheval au galop. La voiture avait déjà disparu au loin quand je recouvrai mes esprits. Une dame considérait d'un air stupéfait mon blouson en loque. Tout ce qu'elle trouva à dire fut :

— Tu pourrais faire attention à tes habits, ta maman ne va pas être contente.

Apparemment, la terrible réalité de la scène et mon caractère de miraculé lui avaient totalement échappé. Il faut avouer que malgré cette nouvelle tentative d'assassinat sur ma personne, je continuais à marcher d'un bon pas. Ce n'était pas une question de courage, non, mais tout simplement une question de bon sens. Si je rentrais chez moi avec mon blouson déchiré et aucune excuse valable (ma mère n'aurait jamais cru que des tueurs étaient à mes trousses), je risquais de sérieux ennuis à côté desquels le gang des voitures volées me paraissait aussi irréel qu'un jeu vidéo. Il faut voir ma mère quand elle est en colère ! Je ne souhaite à personne d'assister à ce spectacle effrayant.

La ville était une jungle. Depuis que j'avais tourné le coin de la rue du Mail, un type portant un long manteau et une sacoche de cuir me suivait. Je m'arrêtai devant la vitrine d'un magasin de chaussures. L'homme s'agenouilla, ses mains tremblaient. Un débutant en filature, pensai-je. Il se redressa après avoir essuyé le bout de son mocassin avec un mouchoir en papier. Et coquet avec ça, pensai-je. J'en profitai pour m'enfuir. Mais un autre homme était déjà sur mes talons. Il était plus sportif, plus grand. Ses baskets blanches semblaient se découper sur le macadam et il gagnait du terrain sur moi. Je me retournai, il me regarda droit dans les yeux. Je repartis au petit trot. Quand je tournai de nouveau la tête, il me regardait toujours et la distance entre nous s'était dangereusement réduite. Ses jambes étaient immenses, de vrais compas. Je n'avais aucune chance de lui échapper. Je changeai de trottoir, en priant pour qu'aucune voiture n'essaie de m'écraser. Dans ma poche, le message destiné à l'inspecteur Rouget pesait plus qu'un haltère de 100 kilos. On me klaxonna parce que je traversais hors des passages protégés. Je sentis sur ma peau le vent des voitures qui me frôlaient. Existe-t-il des passages protégés pour un détective dont on veut la peau ? Nulle part, je n'étais protégé. Les baskets blanches continuaient d'étinceler derrière moi. Je fus pris de panique, il y avait un chantier, un immeuble en construction, je me ruai dans la boue du chantier, je

m'enfonçai jusqu'aux chevilles dans la gadoue. La pensée de ma mère montrant à toute la maisonnée l'état boueux de mes chaussures et de mes chaussettes me fit sourire. Je tombai dans la boue, sur les genoux, les mains en avant. Cette fois, mon pantalon était méconnaissable. Haletant, essoufflé, je me cachai dans l'entrée de l'immeuble en construction. Je butai sur une planche et m'éraflai douloureusement la joue au béton armé des murs. Il y avait du sang sur ma main pleine de glaise. Je me plaquai au mur glacé et dégoulinant de l'humidité du soir et de ma propre sueur froide. Je vis l'homme aux baskets s'attarder le long du chantier, examiner la grue, les échafaudages. Sans doute me cherchait-il tout là-haut. Il renonça, il continua son chemin. Je respirai. J'attendis tout de même cinq bonnes minutes avant de quitter ma cachette. Les baskets blancs s'étaient perdus dans la foule quand je sortis du terrain vague, trempé, plus sale qu'un garçon qui vient d'émerger par miracle des sables mouvants. Ma peur était à son comble. Je hurlai de terreur quand un inoffensif livreur me bouscula avec une caisse et je dus m'asseoir au bord du trottoir pour respirer un peu.

Devant le commissariat, j'ai craqué. Ils étaient là, quatre skinheads qui me regardaient et contenaient avec peine leurs chiens-loups au bout de leurs chaînes. Les chiens se mirent à hurler à la mort. L'un des skinheads se leva et marcha tranquillement vers

moi, avec un bruit de chaîne, comme un spectre. Il tendit la main, il sourit. Ses yeux étaient sombres et autoritaires. J'étais fasciné par sa main qui se balançait devant mon visage comme un serpent. A ce moment-là, le chien-loup croqua un os et cela fit un bruit que j'eus du mal à supporter. Je cherchai à reculer, à contourner, à éviter le skinhead mais il me barrait le passage. De loin, je vis clignoter l'enseigne cassée d'une pharmacie. Le vent avait éteint les voyelles de l'enseigne, ce qui fait que, sous la croix verte, je ne lisais plus que PH RM C.

Alors le message poignardé sur la porte me revint et je le compris tout de suite. Bien sûr, où avais-je la tête. Si l'on intercale les bonnes voyelles entre les consonnes, alors DMNVS SRZTS MRTS se lit inexorablement **DEMAIN VOUS SEREZ TOUS MORTS.**

6. Un chewing-gum à l'encre bleue

Je fis demi-tour et courus de toutes mes forces. Au retour, personne ne me suivit, j'en suis sûr. De toutes les façons j'étais plus rapide qu'une Porsche volée. Je fis irruption hors d'haleine dans le bureau où Lamie, la tête dans les mains, considérait le message secret d'un air dubitatif.

— Alors, tu as pu voir l'inspecteur Rouget, me demanda-t-elle en posant son crayon et sa gomme.

— Si tu avais résolu l'énigme, fis-je d'un air fat, tu aurais compris que je n'avais aucune chance de rencontrer Rouget. J'ai manqué être éventré par un parapluie, écrasé par un chauffard qui a sacrifié mon blouson, écrabouillé par des blocs de béton armé, précipité du haut d'un immeuble de quarante étages par un psychopathe à chaussures blanches et dévoré jusqu'à l'os par des chiens-loups. Je regrette mais j'ai échoué, Lamie, et si tu avais eu un tant soit peu d'affection pour moi, tu ne m'aurais pas laissé partir après avoir lu ce message.

Je désignai coléreusement la feuille poignardée.

— Justement, dit Lamie, je ne l'ai pas lu, ce message, je n'y comprends rien.

Alors je devins une bête fauve. Je ne sais pas ce qui m'a pris ce jour-là mais je tendis à Lamie la feuille destinée à Rouget, je ne dis pas un mot à propos du message secret et je déclarai :

— A ton tour, Lamie. Tu réussiras peut-être là où j'ai échoué. Mais je dois te prévenir que tu risques gros.

Lamie sortit en riant :

— Tu me prends pour Rodolphe ou quoi !

Et elle claqua la porte derrière elle. J'allais passer les minutes les plus terribles de mon existence. Je mis mon front dans mes mains comme un grand coupable. S'il arrive quelque chose à Lamie, je ne me le pardonnerai jamais, pensai-je. Presque au même instant, on frappa à la porte et je ne sursautai même pas car j'avais entendu un grattement furtif sur le paillason, grattement qui signalait, du moins je l'espérais, la présence de Rodolphe. Curieusement, il s'était à peine essuyé les pieds car le grattement n'avait pas duré aussi longtemps que d'habitude.

Rodolphe entra comme une fusée dans le bureau. IL se tenait la joue :

— Monsieur Garnier vient de m'arracher ma dernière dent de lait. Clotilde n'y est pour rien cette fois. Mais j'ai vu Billy, Monsieur Poustoufle, et Billy ne sait rien au sujet d'une histoire de teuf-teuf qu'on multiplie par neuf. Tu m'as bien eu, hein, Poustoufle. Vous vous êtes bien moqué de moi avec vos chiens

pedigrees, tatoués et vaccinés. Laisse-moi me faire un petit plaisir, Poustoufle, laisse-moi t'offrir un chewing-gum délicieux.

Il sortit de sa poche la table des teuf-teuf, la plia soigneusement et l'introduisit délicatement dans ma bouche.

— Mâche bien, Poustoufle, et qu'il n'en reste pas une miette.

Je ne pus faire autrement que parler la bouche pleine et je me félicitai que mes parents, si pointilleux à table, n'assistent pas à cette scène pénible. D'un autre côté, la métamorphose de Rodolphe était un événement tellement spectaculaire que je ne me lassais pas de le regarder. Je devais être risible avec mes joues distendues par la mastication mais la curiosité me sauva.

— Rodolphe, nous avons réussi, tu es devenu un héros, un type normal, quoi, m'écriai-je

Puis je me ruais dans l'escalier en criant :

— Viens avec moi, Rodolphe, pour cette affaire, tu fais partie de l'équipe, tu es un gars sur qui on peut compter maintenant. J'ai fait une bêtise, j'ai laissé partir Lamie, et elle est en danger de mort.

Rodolphe me suivit, et je remarquai qu'il ne s'essuya pas les pieds au paillason en sortant.

Nous trouvâmes Lamie au bas de l'escalier, se massant la cheville.

— J'ai glissé, dit-elle, c'est idiot. Voilà un quart d'heure que j'appelle. Vous êtes tous sourd ou quoi !

Il est vrai que je n'ai pas osé appeler trop fort. Je craignais que tu ne me prennes pour une tire-au-flanc, je suis sûre que tu vas croire que j'ai voulu me faire porter pâle pour ne pas accomplir la mission.

Je sentis qu'elle pleurait dans mes bras. Ce fut, je crois, le moment d'émotion le plus important que j'ai ressenti dans toute ma carrière de détective.

— Mais non, Lamie, ne t'inquiète pas, je sais bien que tu n'es pas lâche.

— Tiens, tu mâches du chewing-gum maintenant, me dit-elle, étonnée, un instant distraite de son chagrin. Moi qui croyais que tu n'aimais pas ça.

— Rodolphe me l'a offert si gentiment que je n'ai pas pu refuser, dis-je d'un ton onctueux.

Je crachai discrètement la grosse boule de papier amer dans un coin de l'escalier et Rodolphe, les poings fermés dans les poches de son blouson de cuir, sourit imperceptiblement.

Lamie tourna vers moi ses yeux pleins de larmes et me dit :

— Et ce message secret, il voulait dire quoi.

— Il disait assez précisément : Demain vous serez tous morts !

— Quoi, fit Lamie, en se levant d'un bond. Elle grimaça sous la douleur car sa cheville la faisait beaucoup souffrir.

— Ça change tout, s'écria-t-elle, si on me menace, je relève le défi. J'irai au commissariat, Poustoufle, même avec des béquilles, tu m'entends ?

J'entendais, oui, j'étais vraiment admiratif devant le courage de cette fille, mais j'avais déjà une autre idée. Et pendant que le père de Lamie bandait la cheville légèrement enflée, nous échafaudâmes un plan. Rodolphe allait nous aider. Les accessoires nécessaires à la réussite de notre plan étaient les suivants : ma grand-mère, la 2 CV orange de mes parents et le vélo tout-terrain de Rodolphe. Heureusement que le ridicule ne tue pas.

7. En dansant la javanaise

L'idée de Lamie et de Rodolphe était simple. Pour atteindre sans encombre le commissariat, il nous fallait ou bien passer inaperçu ou bien au contraire nous faire excessivement remarquer. Passer inaperçu, cela avait échoué. J'en étais la preuve (encore) vivante. Lamie eut l'idée de la 2 CV orange et Rodolphe choisit de la faire conduire par ma grand-mère. Ma grand-mère est quelqu'un de très bien. Mais elle a gardé les façons de s'habiller de son temps. Il faut croire que de son temps, on portait des manteaux qui descendent jusqu'au pied, de couleur rouge de préférence, en grosse laine, avec des bottes rouges à longs poils ressemblant à celles des cosaques. Ma grand-mère ressemble à un chanteur de l'Armée Rouge, c'est un peu cela, surtout quand elle met son chapeau. Elle porte un chapeau grenat, avec des cache-oreilles, comme Sherlock Holmes. Mais n'anticipons pas. Ma grand-mère accepta avec joie (à mon grand désespoir) de nous rendre service. Lamie lui expliqua que nous devions remettre un document secret à la police. Aussitôt ma grand-mère s'enferma dans la salle de bains et n'en ressortit qu'une heure plus tard, maquillée... comme une voiture volée.

— Les femmes adorent les hommes en uniforme, me glissa Lamie à l'oreille.

Cinq minutes plus tard, Lamie et moi étions assis à l'arrière de la 2 CV. Ma grand-mère s'amusait avec le Klaxon et cherchait à sortir la voiture d'une place un peu étroite. Cela fit boum à l'avant et à l'arrière mais elle réussit à extraire l'engin de la place exigüe.

— Direction la police, hurla-t-elle en passant la première. Le bruit du moteur couvrit nos voix. Sur les trottoirs, les passants nous regardaient, bouche bée. Certains étaient pris de fous rires. J'oubliais de préciser que Rodolphe nous suivait sur son vélo, et qu'il avait un peu de peine à ne pas nous doubler tellement nous roulions lentement. Clotilde, ravie, amoureuse comme au premier jour, avait demandé à Rodolphe la permission de s'asseoir sur le guidon du vélo, et notre héros du jour, n'avait pu résister à cette étrange désir. Nous formions donc un cortège plutôt carnavalesque.

— J'adore conduire pieds nus, ne put s'empêcher de dire ma grand-mère. Aussitôt, elle se déchaussa et jeta à Lamie ses longues bottes à poils rouges. Pendant tout le voyage (qui dura très longtemps, dix kilomètres à l'heure, ce n'est pas rapide), Lamie caressa les bottes sur ses genoux, comme si elles avaient été de petits chiens endormis. Nous étions ridicules, certes. Mais nous arrivâmes sans encombre devant le commissariat. Je

fermai les yeux quand je revis les skinheads mais ils s'écartèrent prudemment en voyant la 2 CV zigzaguer sur le parking.

— Pardonnez-moi, leur cria ma grand-mère, mais le volant de cette voiture est tout neuf et me glisse entre les doigts. Garez-vous, jeunes gens, c'est plus prudent.

Les chiens se mirent à hurler et à tirer sur leurs chaînes. Ils regardaient fixement, avec rage, la paire de bottes rouges à longs poils et se seraient volontiers jetés sur elles comme sur des animaux dangereux et inconnus, si leurs maîtres ne les avaient pas retenus d'une main ferme. Ma grand-mère se chaussa tranquillement. Clotilde sauta à bas du guidon et immédiatement après sauta au cou de son Rodolphe. Nous entrâmes dans le commissariat, cependant que la pluie commençait à tomber sur la 2 CV décapotée. Décidément, ma grand-mère ne se faisait jamais de soucis.

L'inspecteur Rouget nous fit attendre un bon quart d'heure, ce qui permit à ma grand-mère de fumer quatre cigarettes dont elle jeta les mégots par terre en les écrasant sous ses semelles cosaques.

— Elle est géniale, ta grand-mère, me disait Clotilde, à tout bout de champ. La mienne a un Yorkshire et elle ne sait pas conduire. Je m'ennuie avec elle. Toi, au moins, tu ne dois pas t'ennuyer.

Je souris poliment. Je ne savais que penser.

L'inspecteur nous reçut tous les cinq dans son bureau, l'oeil froncé. Ce fut pour moi une expérience étrange et exaltante que de sortir de ma poche la feuille quadrillée et de la lui tendre en disant d'une voix ferme :

— Inspecteur, nous avons rempli notre mission. Mais pour moi, ce message, c'est du chinois !

Interloqué, l'inspecteur me regarda puis il saisit la feuille et son visage s'éclaira soudain.

— Bien joué ! Je n'y aurais pas pensé ! Vous n'êtes pas tombé loin, jeune homme, ce n'est pas du chinois mais du javanais !

Lamie, Rodolphe et moi, nous regardâmes. Ma grand-mère s'était totalement désintéressée de l'affaire et caressait les plantes vertes du bureau de l'inspecteur se demandant à voix haute si elles étaient vraies ou fausses.

— Du javanais, dis-je. C'est donc un gang javanais qui sévit dans notre cité ?

— Non, bien sûr, dit l'inspecteur, le javanais est un vieux code utilisé par la pègre du siècle dernier. Regardez.

Nous nous penchâmes tous sur la feuille quadrillée, sauf ma grand-mère qui tâtait les rideaux du bureau en se demandant si c'était du reps ou du velours.

— Voyez, expliqua Rouget, l'auteur du message secret a intercalé entre chaque syllabe une syllabe supplémentaire commençant par V. Ainsi

« pinvinsonvon » signifie « pinson » et « banvanqueveu » signifie « banque ». Pigé ?

Nous acquiescâmes. C'était tellement simple que je rougis jusqu'à la racine des cheveux à l'idée de n'avoir pas compris tout de suite.

Je pris la feuille des mains de Rouget et lut à haute voix :

— Donc la solution est : « Pinson, du Garage de la Cité, a bien participé, en mai, au casse de la Banque de France. Il faut le coffrer. »

— Tout juste, fit Rouget, et j'y vais de ce pas. Pinson n'est pas dangereux, nous le surveillons déjà depuis deux mois, je prendrai un seul homme avec moi.

— Vous n'êtes pas raisonnable, hurlai-je, j'ai failli me faire descendre au moins trois fois en parcourant trois cents mètres, sans parler des skinheads qui vont vous scalper si vous mettez une botte dehors. Sans compter toutes les menaces de mort qu'on va clouer sur votre porte !

— Il ne faut pas confondre voleur de voiture et mafia, me rétorqua Rouget stupéfait. Quant aux skinheads, ils sont là depuis quinze jours, ils attendent la sortie d'un de leurs copains que nous avons gardé au chaud quelque temps dans nos locaux. Le quartier est sûr. Vous avez trop d'imagination, jeune homme ou bien quelqu'un s'est moqué de vous et s'est amusé à vos dépens. Merci tout de même.

Rouget nous reconduisit dans le hall du commissariat et fit le baisemain à ma grand-mère, qui minauda comme une première communiant. Pendant que Rodolphe et Clotilde se murmuraient à l'oreille des je t'aime en javanais (ce qui donne à peu près : jeveu t'aivameve), je sentais la colère monter en moi.

— Billy, m'écriai-je, tu vas nous payer ça !

8. Lamie ramène sa fraise

C'en était terminé des courses-poursuites, la 2 CV ronronnait au garage, ma grand-mère était sans doute à son club d'échecs. Nous étions agglutinés, Lamie, Rodolphe, Clotilde et moi, autour du fauteuil de dentiste de M. Garnier sur lequel Billy était allongé. Il faut préciser qu'il était lié au fauteuil par deux légères cordelettes qui lui entraient dans la chair aussitôt qu'il bougeait. Ce petit traitement l'avait rendu étrangement calme. Je n'y étais pour rien dans l'affaire que, du reste, je réprouvais : la vengeance est un bien piètre sentiment. Mais j'avoue que je souriais de toutes mes dents en voyant Billy, pétrifié de terreur et Lamie brandir au-dessus de sa bouche une fraise lancée à toute vitesse et qui grésillait comme une scie sauteuse.

— Laissez-moi, cria Billy, laissez-moi peinarodos, bande de ringardos. Laissez-moi tranquillos.

Rodolphe s'approcha, l'air très sûr :

— Tu la boucles, ta bavarde ! Mets un bouchon, tu parles trop, Billy !

Billy reprit du poil de la bête :

— Tiens, mais c'est l'imbécile qui cherchait des fox-terriers partout. On t'a renseigné à la S.P.A. ?

Lamie fit vibrer sa fraise à 60 000 tours/minutes et Billy chuchota :

— Corda, je fais tout vous dire. C'est moi qui ai affiché le message sur la porte de votre agence. Je voulais voir si vous étiez des courageux, vous mettre à l'épreuve, quoi. Je savais bien que l'affaire du gang des voitures volées était une petite promenade facile. Au fond, je n'ai rien fait de mal. Je suis prêt à me racheter. Dites-moi ce que je peux faire.

Là, j'intervins. Je tendis à Billy une grosse boule de papier, son message menaçant :

— Débarrasse-nous de ça, la poubelle est pleine. Demain, tu seras juste un peu ballonné.

Billy grimaça et commença de mâcher soigneusement la feuille de papier.

— Très bon pour les caries, dit Rodolphe. Le papier n'attaque pas les dents.

J'ai toujours eu trop bon coeur. Et dès que Lamie eût reposé son instrument de torture et commencé à verser du jus d'orange dans des verres en plastique, quand Clotilde distribua à tout le monde, sauf Billy, des fraises Tagada, je profitai de l'inattention générale pour détacher mon pauvre indic.

— Sauve-toi, Billy, je ne pourrai pas les retenir longtemps et il faudrait que tu te fasses faire un beau râtelier tout bleu pour aller avec ton collier. Crache le morceau dans la poubelle et souviens-toi qu'il ne faut pas trop énerver Ernest Poustoufle. Néanmoins, je te garde comme indic. Nous continuerons à travailler ensemble. La sortie est par

là et n'en profite pas pour piquer des magazines dans la salle d'attente de M. Garnier.

Billy se sauva à toutes jambes en me criant :

— Ciao, Pouvoustouvoufleveu !

Le temps que je comprenne ce qu'il avait bien voulu dire, il avait dégringolé l'escalier en glissant sur la rampe et disparu.

— Bon débarras, me fit Lamie en souriant. Elle avait les lèvres toute rouges à cause des fraises Tagada. Mon associée était vraiment superbe. Je m'allongeai sur le fauteuil de dentiste. Le capiteux parfum de bonbons de Lamie me submergea. Je décidai de ne jamais émerger de ce rêve merveilleux.

— Si seulement j'avais une carie, pensai-je.

